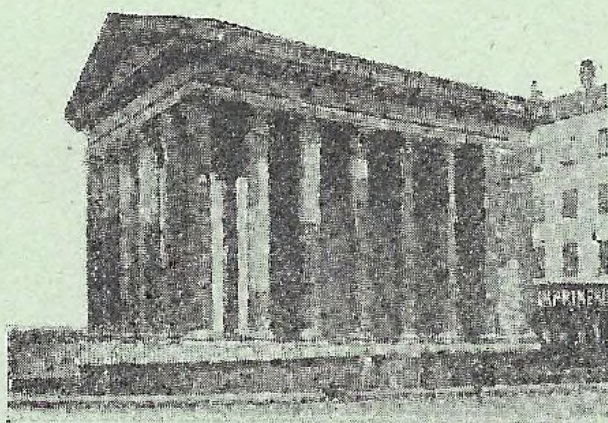


BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ  
DES  
AMIS DE VIENNE

---

N<sup>o</sup> 2



VIENNE  
OGERET & MARTIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
*12 et 12 bis, place du Palais*

—  
1906







BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

---



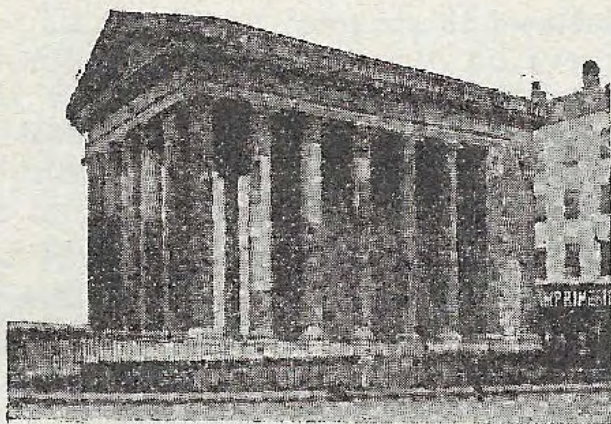




BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ  
DES  
AMIS DE VIENNE

---

N° 2



VIENNE  
OGERET & MARTIN, IMPRIMEURS-EDITEURS  
*12 et 12 bis, place du Palais*

---

1906







# STATUTS

DE LA

## SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

---

ARTICLE PREMIER. — La *Société des Amis de Vienne* se propose de répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises, de protéger contre toute atteinte la beauté du paysage et des monuments viennois, de contribuer à aménager les monuments ainsi qu'à aménager et à enrichir les Musées de la ville, d'attirer à Vienne le plus grand nombre possible de visiteurs et de rendre la visite de la ville facile, agréable et instructive.

ART. 2. — La Société poursuivra ce but, selon les circonstances et selon ses ressources, par tous moyens utiles, tels que conférences, publications, fouilles, achats d'objets d'art pour les Musées, propagande auprès des touristes, création de bureaux de renseignements pour les visiteurs, etc...

ART. 3. — La Société se compose de *membres ordinaires* payant une cotisation annuelle de 5 fr. ou ayant racheté leur cotisation par un versement minimum de 150 fr. une fois fait, et de *membres donateurs* payant une cotisation annuelle de 10 fr. au minimum ou ayant racheté leur cotisation par un versement minimum de 300 fr. une fois fait.

ART. 4. — Elle est administrée par un Conseil d'administration composé de 15 administrateurs élus en assemblée générale, à la majorité absolue des membres présents au premier tour de scrutin et à la majorité relative au second tour.

Le Conseil est nommé pour 3 ans et se renouvelle par tiers chaque année.

Les administrateurs sortants sont toujours rééligibles.

Le Conseil procédera par tirage au sort à la désignation des administrateurs qui seront soumis aux deux premiers renouvellements annuels.

ART. 5. — Si une place devient vacante au Conseil par décès, démission ou toute autre cause, le Conseil y pourvoira, mais la désignation qu'il fera sera soumise à la ratification de la première assemblée générale qui suivra l'élection ainsi faite par le Conseil.



Une assemblée générale extraordinaire sera convoquée d'office si, moins de trois mois avant l'assemblée générale annuelle, ce Conseil comprend sept membres ainsi désignés.

ART. 6. — Le Conseil élit parmi ses membres, pour un an, à la première séance qui suit l'assemblée générale annuelle, le Bureau de la Société, composé de un président, plusieurs vice-présidents, un secrétaire général, un trésorier et un ou plusieurs secrétaires des séances.

Le Conseil désignera en cas de besoin un administrateur pour remplacer un membre du Bureau momentanément empêché.

Il procédera à la constitution d'un Comité de patronage et désignera des commissaires pour l'assister dans sa mission de propagande.

ART. 7. — Le président ou un vice-président remplaçant le président empêché convoque le Conseil chaque fois qu'il le juge utile.

Il est tenu de le faire sur la demande de quatre administrateurs.

Il convoque l'assemblée générale de la Société au moins une fois par an dans les trois premiers mois de l'année, et chaque fois que le Conseil le décide ou que la demande en est faite et signée par 30 membres de la Société au moins.

Les convocations à toute assemblée générale doivent mentionner l'objet de la réunion et doivent être envoyées au moins cinq jours avant la séance.

ART. 8. — L'assemblée générale annuelle entend l'exposé de la situation morale de la Société, reçoit les comptes financiers et procède au renouvellement du Conseil.

Les élections sont faites et les résolutions sont prises à la majorité des membres présents, sauf ce qui sera dit à l'art. 14.

ART. 9. — Seule l'assemblée générale a le pouvoir d'ordonner un article de dépense supérieur à 1.000 fr., de modifier les statuts ou de décider la dissolution de la Société.

ART. 10. — Sauf les limites posées à l'article précédent, le Conseil a pleins pouvoirs pour l'administration de la Société.

Il prononce l'admission des membres nouveaux.

Il peut prononcer l'exclusion d'un membre pour préjudices graves portés à la Société.

Il statue à la majorité absolue des membres présents, sauf pour l'exclusion d'un membre de la Société, laquelle ne peut être prononcée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents, l'intéressé entendu ou dûment convoqué.

ART. 11. — Dans les délibérations des assemblées générales ou du Conseil d'administration, la voix du président ou du



vice-président remplaçant le président empêché est prépondérante en cas de partage.

ART. 12. — Les secrétaires tiennent un registre des délibérations des assemblées générales et du Conseil d'administration.

Le procès-verbal de chaque séance est signé du président ou d'un vice-président et d'un secrétaire ou administrateur remplaçant le secrétaire empêché.

ART. 13. — La Société est représentée en justice et dans les actes de la vie civile par son président ou par un administrateur délégué à cet effet par le Conseil.

ART. 14. — Les présents statuts ne peuvent être modifiés qu'en assemblée générale, à la majorité des deux tiers des membres présents et sur la proposition du Conseil ou de 30 membres de la Société au moins, portée à la connaissance de tous par mention expresse, sur la convocation, de l'article ou des articles dont la modification est proposée.

ART. 15. — En cas de dissolution de la Société, l'assemblée générale décidera le transfert de l'actif social à une œuvre répondant en tout ou partie au but exposé aux articles 1 et 2, et, à son défaut, à une ou plusieurs œuvres de bienfaisance établies dans la ville de Vienne.

Ainsi délibéré dans l'assemblée générale tenue le 21 mars 1904.

*Le Président,*  
BIZOT.

*Le Secrétaire,*  
Jules RONJAT.



Conformément à la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 et au décret du 16 août 1901, la constitution de la Société a été déclarée et le dépôt des Statuts a été effectué à la Sous-Préfecture de Vienne le 17 mai 1904, et un extrait de la déclaration a été publié au *Journal Officiel* du 4 juin 1904. Le siège social est à Vienne, place du Palais, 12.



## COMITÉ DE PATRONAGE

---

MM. JOUFFRAY, sénateur de l'Isère.  
BUYAT, député de Vienne.  
PLISSONNIER, député de Vienne.  
le Sous-Préfet de Vienne.  
le Maire de Vienne.  
l'Inspecteur primaire de Vienne.  
le Principal du Collège de Vienne.

---

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

---

MM. BIZOT, architecte honoraire de la ville, conservateur des Musées  
et de la Bibliothèque, *président*.  
ANGÉNIOL, avocat, président du Comice agricole de Vienne-  
Roussillon, *vice-président*.  
DURET, avoué, membre de la Commission des Musées, *vice-  
président*.  
REYMOND, négociant, ancien président du Tribunal de Com-  
merce, *vice-président*.  
SAVIGNÉ, maire de Ste-Colombe-lès-Vienne, *vice-président*.  
OGERET, directeur du "Journal de Vienne", *secrétaire général*.  
BÈS, directeur de l'agence de la Société générale, *trésorier*.  
RONJAT, avocat, délégué du Touring-Club de France, *secrétaire*.  
TESTE DU BAILLER, notaire, *secrétaire*,  
ALLEMAND (Firmin), architecte,  
BONJEAN, avoué, ancien président de la Chambre,  
BRESSE, avoué, ancien maire de Vienne,  
DE CRAPONNE DU VILLARD, juge au Tribunal civil,  
FRÉCON, docteur en médecine,  
LOMBARD, avocat, ancien bâtonnier de l'Ordre,

} *administrés*

---

## COMMISSAIRES DE LA SOCIÉTÉ

---

MM. FAURE (Maurice), avocat.  
SILVESTRE (Antoine).

---

## BUREAUX DE RENSEIGNEMENTS

---

A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, rue Peyron, 1. et aux librairies  
BLANC, rue de Bourgogne, 49; BLANCHARD, rue Perouillièrre, et  
RAFFIN, cours Romestang, 3.



## NOMS & ADRESSES DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

La Ville de Vienne (D) (1).  
La Compagnie des Avoués (D).  
L'Ordre des Avocats (D).  
La Chambre de Commerce (D).  
La Chambre des Notaires (D).

### MM.

Allemand F. archit., Vienne (D).  
Allemand (M<sup>lle</sup> Marcelle), boulev.  
de la Pyramide (D).  
Aman Félix. 11, c. Romestang.  
Angéniol (M<sup>me</sup>), rue du Musée.  
Angéniol, avocat, Vienne (D).  
Armand Pierre, receveur des  
Postes en retraite, rue Saint-  
André-le-Haut.  
Aubert Pierre, 20, rue Auguste  
Comte, Lyon.  
Aubry Auguste, archit., Vienne.  
Aynard Paul, 31, boulevard du  
Nord, Lyon.  
Aynard Augustin, 31, boulevard  
du Nord, Lyon.  
Babut, profes. de dessin, Vienne.  
Bajard Eug. (M<sup>me</sup>), Vienne (D).  
Barbier (docteur), Vienne.  
Berlioz, place des Carmes, 5.  
Bès Henri, directeur de la Société  
générale, Vienne (D).  
Bigot Joseph, directeur de l'usine  
Pascal-Valluit et C<sup>ie</sup>, Vienne.  
Bizot, architecte, Vienne (D).  
Blanchard, libraire, Vienne.  
Blachier, café de la Terrasse.  
Blanc, libraire, r. Bourgogne, 49.  
Boiron Philippe (M<sup>me</sup>), Vienne.  
Bonjean, avoué, Vienne (D).  
Bonnier F., manuf., Vienne (D).  
Boudier, Sébast., négcciant, Ste-  
Colombe (D).  
Bourge J., chimiste, 50, r. d'A-  
vignon.

### MM.

Bouvier Henri, profess., Vienne.  
Bouvier Claude, profes., Vienne.  
Bouvier Jules, assuranc., Vienne.  
Bouvier Claudius, Vienne.  
Bresse, avoué (D).  
Brossard, notaire, Châtonnay (D).  
Buellet, sous-préfet, Vienne (D).  
Buyat, député, Paris (D).  
Cameleyre, directeur de l'Usine  
à gaz, Vienne (D).  
César-Chaix, Vienne (D).  
Chabert Léon, insp. des Contr.  
indirectes, Lons-le-Saulnier.  
Chabrol Fr., ingénieur, 66, rue  
Lafayette.  
Chanrion Louis, percep., Vienne.  
Charreton L., propr., C.-Jarret.  
Chaumartin Tony, Ste-Colombe.  
Craponne du Villard (de), juge  
au Tribunal civil de Vienne (D).  
Crédit Lyonnais (le directeur du),  
Vienne (D).  
Chomienne Albert, nég. Vienne.  
Cléchet J., ferbl. p. des Jacobins.  
Coulet, cycles, Vienne (D).  
Couturier Gaston, conseiller à la  
Cour d'Appel, Grenoble (D).  
Couturier de Royas Hubert,  
Meyrieu.  
Delavelle, comptable, Vienne.  
Didier, professeur, Vienne.  
Doyon Paul, Estrablin.  
Dufrêne, bazar, Vienne.  
Dumas Jules, Lyon, 10, rue de  
Nazareth.

(1) La lettre D indique les Membres donateurs.



MM.

Dupoux, directeur de la Banque de France, Vienne (D).  
Duret, avoué, Vienne (D).  
Edwin, banquier, Vienne (D).  
Falcoz Louis, pharm., Vienne.  
Faure (docteur), Vienne.  
Faure-Carlhian, juge, Vienne.  
Faure-Carlhian (M<sup>me</sup>), Vienne.  
Faure Joseph, voitures, Vienne.  
Faure (M<sup>me</sup>), Reventin-Vaugris.  
Faure Maurice, avocat, 8, place du Palais.  
Faure (Gabriel), 14, place Carnot, Lyon.  
Farkas, principal du Collège de Vienne (D).  
Favard, notaire, St-Priest.  
Français Raymond, Paris, 63, avenue Malakoff (D).  
Français Henri, Paris, 63, avenue Malakoff (D).  
Frécon (docteur), Vienne (D).  
Frécon Pierre, étudiant, Vienne, rue Peyron.  
Gabort Auguste, constructeur, place d'Arpôt.  
Gain (de), comm<sup>t</sup> 19<sup>e</sup> Dragons, rue Vimaine.  
Galland Henri, Vienne.  
Garmy, comm.-priseur, Vienne.  
Garon Louis, entr. de transport, Ste-Colombe (D).  
Garon Francisque, Vienne (D).  
Giraud Emilien, avocat, Paris, boulevard St-Michel, 89 (D).  
Gueux Jean fils, Vienne.  
Guichard Cl., chaudière, quai du Viaduc.  
Guillemaud Cl., greffier, Estressin (D).  
Guillot J., entrep., r. d'Arpôt, 23.  
Guillot, Louis, Charavelle.  
Guerrier Joachim, électricien, Vienne (D).  
Guy Henri, aumônier, Estressin, montée des Crozes.  
Grand, Paris, r. d'Erlanger, 11, (D).  
Heilmann F.-Th., ing<sup>r</sup>, Vienne.  
Hubert Pierre, Lyon, r. A. Comte.  
Jail O. (abbé), supérieur de l'Ecole St-Maurice.  
Joly-Debanne (M<sup>me</sup>), place de Miremont (D).

MM.

Jouffray Antoine, Estressin.  
Jouffray Jules, Estressin.  
Jouffray Marcel, ancien greffier du Trib. de Commerce (D).  
Jouffray Cam., sénat., Paris (D).  
Julien Emile, Vienne (D).  
Kammerlocher Ch.-Paul, intendant militaire, Grenoble (D).  
Latreille, professeur, Lyon, quai de la Guillotière.  
L'Huillier-Pallez Vienne (D).  
Lombard Félix, avoc. Vienne (D).  
Malcour François, Vienne.  
Martinon Jos., r. de Lyon.  
Mayoud (docteur), Vienne.  
Moine, banquier, Vienne (D).  
Moissonnier A. (M<sup>me</sup>), Estressin.  
Monot Aug., buraliste, 5, cours Romestang.  
Montagnon Cl., prop., boulev. Henri Fleury.  
Morin, propriétaire, Vienne (D).  
Mourier, ancien notaire, Ste-Colombe (D).  
Officiers du 19<sup>e</sup> Dragons (D).  
Ogeret, impr.-édit., Vienne (D).  
Pascal-Valluit (M<sup>me</sup>), Vienne (D).  
Pascal-Valluit et C<sup>ie</sup>, Vienne (D).  
Pauche Gaston, Lyon - Villeurbanne, 10, rue Nazareth, chez MM. Carillon et Dumas.  
Perret Joannès, agent général du *Phénix*, cours Romestang.  
Perret Joseph, greffier de paix, place St-Maurice.  
Péronnet, greffier du Tribunal de Commerce.  
Perroux Léon, nég., Lyon, 44, place de la République.  
Perouse, avocat, St-Alban-du-Rhône (D).  
Plissonnier, député, Paris (D).  
Prévot J.-B., négoc., Vienne.  
Ponchon (Mlle), libraire, Vienne.  
Rabatel, profess., St-Rom.-en-Gal.  
Raffin, libraire, Vienne.  
Rassat Ch., Vienne.  
Ray Jean, anc. not., Vienne (D).  
Reymond Et. fabricant, Vienne (D).  
Restouin, insp. prim., Vienne (D).  
Rochas, manufacturier, Vienne.

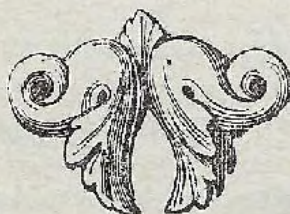


MM.

Rondet Ch., avocat, Vienne.  
Ronjat, avocat, Vienne (D).  
Rostaing Henri, Montbreton sur  
Chanas.  
Rouillon Casimir, boulev. Henri  
Fleury.  
Sachet, président du Tribunal  
civil, Vienne.  
Sannejean F. père, rue de Lyon.  
Savigné, maire, Ste-Colombe (D)  
Silvestre Ant., villa Reclusière,  
Estressin.  
Terrebasse (H. de), au Château de  
Terrebasse, Ville-s/-Anjou (D).  
Teste du Bailler Alph., notaire,  
Vienne (D).  
Teste du Bailler Georg., assur.,  
Vienne (D).  
Tournier-Barjon Emilie (M<sup>lle</sup>),  
Vienne (D).

MM.

Trabet, entr. peintre, Estressin.  
Tremeau Robert, Vienne.  
Tremeau (M<sup>me</sup> Louis), Gemens,  
par Estrablin.  
Vaganay frères, manufacturiers,  
rue St-Martin (D).  
Valentin Paul, négoc., Paris,  
151, boulevard Magenta (D).  
Vallet Raoul, cours Romestang.  
Vallet Elie, fabr., 18, r. de Gère.  
Vassy pharmacien, Estressin.  
Venard Louis (abbé), professeur  
à l'école St-Maurice, Vienne.  
Viennois, architecte, Vienne.  
Villefosse (Héron de), conserv.  
du Musée du Louvre, Paris (D).  
Vivien (docteur), Vienne.  
Vuchot Gaston, juge, Vienne.  
Zajewski Joseph, comptable,  
Vienne.









# ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

---

L'assemblée générale annuelle de la *Société des Amis de Vienne* a eu lieu le jeudi 15 février 1906, dans les salons de l'Hôtel du Nord.

L'année passée nous étions deux cents ou deux cent cinquante ; cette année nous dépassons trois cents, ce qui est d'un bon augure pour le développement de notre œuvre.

M. Bizot, président, prend place au bureau avec les membres du Conseil d'administration et notre distingué collègue M. Emilien Giraud, qui a bien voulu prêter à notre réunion le précieux concours de sa parole dans une conférence sur la vallée du Rhône.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance (6 avril 1905), M. Ronjat, secrétaire, suppléant M. Ogeret, secrétaire-général, empêché, donne lecture du rapport sur les travaux de la Société pendant l'année écoulée.

## RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Mesdames, Messieurs,

Pendant l'année écoulée depuis votre dernière réunion, votre Conseil s'est efforcé de développer la propagande en faveur de notre ville, et je viens en son nom vous rendre compte des principales mesures qu'il a prises et des principaux résultats qu'il a pu obtenir.

Nous avons fait apposer sur le quai et dans la cour de la gare deux plaques de grande dimension signalant aux voyageurs les monuments viennois et leur indiquant l'emplacement des bureaux de renseignements établis par notre Société.

Nous avons continué l'insertion d'une notice illustrée sur Vienne dans le *Guide* publié par le *Syndicat d'initiative de Lyon* et distribué à plus de 50.000 exemplaires dans le monde du tourisme. Nos relations amicales avec les sociétés d'art ou de tourisme comme la *Société populaire des Beaux-Arts*, le *Touring-Club de France*, le *Club alpin Français*, etc..., nous ont permis d'appeler fréquemment sur Vienne



l'attention des nombreux lecteurs de leurs publications périodiques. Nos publications ont été l'objet de comptes-rendus bienveillants dans un grand nombre d'organes de la presse locale, régionale et même parisienne, que nous sommes heureux de pouvoir remercier ici collectivement.

Nos bureaux de renseignements continuent à fonctionner à la satisfaction générale, et notre secrétariat répond toujours exactement aux demandes de renseignements qui lui sont adressées.

Les fouilles entreprises au quartier de la Pyramide, sous la direction de notre président et avec le concours de la Société, pour déterminer l'emplacement de l'ancien cirque romain, ont été poursuivies avec succès; nous espérons que le prochain *Bulletin* pourra vous en faire connaître les résultats essentiels.

Nos excellents amis MM. Marcel Reymond et Emile Duchemin, dont le concours avait été si apprécié à notre dernière assemblée générale, ont continué à Grenoble et jusqu'en Italie leur belle propagande en faveur de Vienne (1).

Notre dévoué collègue M. Emilien Giraud a fait le 24 janvier, au Havre, devant la *Société d'enseignement scientifique par l'aspect*, une conférence sur la *Vallée du Rhône*, où une place importante était réservée aux sites et aux monuments viennois. Notre secrétaire M. Ronjat a été invité par la *Société des Touristes du Dauphiné* à faire le 9 février, à Grenoble, une conférence sur Vienne, qu'il reproduira à Saint-Etienne dans une des soirées organisées cet hiver par la *Revue forézienne* et la *Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire*.

Nous avons contribué à la formation d'un *Comité des sites et monuments pittoresques* établi à Vienne sous le patronage du *Touring - Club de France*; l'organisation de ce Comité conformément aux vues de votre Conseil et avec le concours de plusieurs de nos collègues nous garantit une précieuse collaboration pour la protection et la mise en valeur des beautés naturelles et artistiques qui est le but essentiel que nous nous proposons.

Notre Société s'est fait représenter au Congrès des Syndicats

(1) Conférence de M. Marcel Reymond, avec projections photographiques de M. Emile Duchemin, sur *Vienne*, au Patronage des Etudiants étrangers, dans l'été de 1905 (cette conférence sera faite chaque année aux cours de vacances de l'Université de Grenoble). Conférence sur l'*Art en Dauphiné*, dans l'hiver de 1905 - 1906, à l'Université populaire de Grenoble; M. Reymond se propose de la reproduire prochainement à Turin, et peut-être à Florence et à Milan. De plus, M. Reymond prépare un volume consacré à Vienne et à Grenoble dans la collection des *Villes d'art célèbres*, (Laurens, éditeur à Paris).



d'initiative tenu l'été dernier à Clermont-Ferrand, et son délégué en a rapporté de bonnes nouvelles d'un projet qui nous tient particulièrement à cœur : l'organisation d'un service régulier de bateaux à vapeur pour la descente du Rhône, dont notre sympathique conférencier va vous décrire les sites incomparablement pittoresques.

\*  
\* \*

Le registre dont nous avons parlé dans notre précédent rapport n'étant déposé que depuis un an environ au Musée lapidaire, ce n'est que l'année prochaine qu'il pourra commencer à nous renseigner sur l'augmentation du nombre des visiteurs que notre propagande s'efforce d'atteindre. Mais, dès à présent, nous pouvons affirmer que cette propagande n'est point restée infructueuse.

Parmi les associations et groupes qui ont bien voulu honorer notre ville d'une visite corporative, nous devons mentionner particulièrement la Société amicale et philanthropique des *Enfants de l'Isère* établis à St-Etienne ; la *Société scientifique et littéraire* de Tournus ; la *Société des Lettres, Sciences et Arts* de Rive-de-Gier ; la *Société académique d'architecture* de Lyon ; enfin les étudiants étrangers de l'Université de Grenoble, conduits par leur distingué professeur M. Rosset, en l'absence de M. Marcel Reymond, retenu par un deuil de famille. En toute circonstance nous nous sommes efforcés de recevoir de notre mieux d'aussi aimables hôtes, et nous sommes vivement touchés de la bienveillance avec laquelle ils ont apprécié notre accueil. Ajoutons que M. Marcel Reymond a bien voulu nous promettre que notre ville serait comprise chaque année dans le programme des excursions organisées par le Comité de patronage qu'il préside, et que l'*Association pour l'avancement des Sciences* nous laisse espérer une visite de Vienne au cours du Congrès qu'elle tiendra à Lyon cet été.

La première édition de notre Guide illustré sera probablement épuisée avant le plein de la saison touristique 1906, et nous en préparons dès à présent une deuxième, pour laquelle nous prions tous nos collègues de vouloir bien nous indiquer les améliorations qu'ils désireraient y voir apporter.

Nous prions également tous nos collègues d'assurer à la Société, par une propagande zélée, un recrutement ininterrompu d'adhérents nouveaux, pour nous permettre de développer encore, suivant le programme tracé par nos Statuts, une action de plus en plus utile à la prospérité de Vienne et à son renom dans le monde.



\*  
\* \*

M. Bès, trésorier, appelé à Paris par ses obligations professionnelles, n'ayant pu, par suite d'un accident de chemin de fer, venir que tardivement à l'assemblée, M. Angéniol, vice-président, donne lecture en sa place du compte-rendu financier de l'exercice 1905.

## COMPTE RENDU DU TRÉSORIER

Mesdames, Messieurs,

J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation les comptes de l'exercice 1905 :

### RECETTES

Solde de l'exercice 1904.....	1.243 70
Souscriptions et subventions de la Ville, des corps constitués et corporations.....	710 »
Cotisations de nos adhérents individuels....	1.070 »
Intérêts des fonds placés en réserve.....	1 20
Total...	3.024 90

### DÉPENSES

Achat de titres pour la caisse de réserve (1)...	200 35
Frais de recouvrement des cotisations.....	4 50
Frais de l'assemblée générale de 1905.....	225 35
Plaques indicatrices à la Gare.....	110 50
Plan joint au guide <i>Vienne et ses environs</i> ...	30 »
Insertion d'un article sur Vienne dans le <i>Guide illustré</i> du Syndicat d'initiative de Lyon	450 »
Part contributive de la Société dans les frais de publication du compte-rendu du Congrès des Syndicats d'initiative tenu à Grenoble en 1904.	60 »
Subvention aux fouilles du Cirque.....	200 »
Total...	1.280 70

### BALANCE

Recettes.....	3.024 90
Dépenses.....	1.280 70
Reste excédent de recettes...	1.744 20

(1) Deux quarts d'obligation de la Ville de Paris, n<sup>os</sup> 230.424 et 230.425, et un bon de la Presse 4387, n<sup>o</sup> 234.216.



DÉPENSES ACTUELLEMENT ENGAGÉES

Guide <i>Vienne et ses environs</i> et Bulletin de la Société, environ.....	500 »»
Frais de l'assemblée générale de 1906.....	200 »»
Insertion au <i>Guide illustré</i> du Syndicat d'initiative de Lyon.....	460 »»
Part contributive de la Société dans les frais de publication du compte-rendu du Congrès des Syndicats d'initiative tenu à Clermont-Ferrand en 1905.....	50 »»
Souscription au monument Allmer.....	50 »»
Total...	1.260 »»
A déduire du solde précédemment indiqué...	1.744 20
Moins.....	1.260 »»
Reste...	484 20

En conséquence, nous proposons de nous autoriser à verser, suivant le cours des valeurs les plus avantageuses à acheter, une somme de quatre cent cinquante à cinq cents francs sur les recettes de l'exercice 1905 à la caisse de réserve destinée à faire face à nos dépenses exceptionnelles d'intérêt artistique.

\*  
\* \*

Cette dernière lecture achevée, M. le Président met aux voix la résolution suivante, qui est adoptée à l'unanimité :

RÉSOLUTION DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale de la Société des Amis de Vienne, ouï le Trésorier en son rapport annuel, approuve les comptes qu'il a présentés, en le remerciant des soins apportés à la gestion de ses finances, et le charge de placer à la réserve, suivant le cours des valeurs les plus avantageuses à acheter, une somme de quatre cent cinquante à cinq cents francs sur les produits de l'exercice 1905.

\*  
\* \*

Après ces exposés d'affaires, nécessaires pour tenir tous les sociétaires au courant de l'œuvre des *Amis de Vienne* et leur permettre d'exercer un contrôle éclairé sur la



gestion du Conseil, M. Bizot, président, a souhaité en ces termes la bienvenue au conférencier et à son auditoire :

## ALLOCUTION DU PRESIDENT

Mesdames, Messieurs,

Je me fais un devoir de vous adresser mes remerciements bien sincères pour le dévouement que vous avez apporté à venir en cette dure saison assister au compte-rendu de nos travaux exécutés pendant l'année qui vient de s'écouler et à être témoins des efforts que nous faisons dans le but de contribuer à la prospérité de notre ville ; nous espérons que vous voudrez bien continuer à rendre notre tâche facile en nous accordant de nouveau votre concours bienveillant et actif.

L'année dernière, l'assemblée générale de la *Société des Amis de Vienne*, que celle-ci renouvelle, avait lieu dans la Salle provisoire des Fêtes, gracieusement mise à notre disposition par l'Administration municipale ; la salle était plus vaste et avait sans doute un plus grand aspect, mais la crainte des rigueurs de la température nous l'a fait abandonner, peut-être avec quelque regret, puisque nous pouvions espérer d'y réunir un plus grand nombre d'adhérents, toutefois nous trouvons ici une compensation dans un confortable délicat qui s'imposait pour vous recevoir convenablement. J'ajouterai cependant que si nous sommes plus à l'étroit, il nous reste la ressource de nous réfugier dans la maxime du philosophe et de dire avec lui : « Notre maison est petite, mais encore plaise aux Dieux qu'elle soit remplie de véritables amis... de Vienne, bien entendu, et nous la trouverons encore assez grande. »

Si je ne craignais d'abuser des citations, je rappellerais une discrète inscription que je lis quelquefois avec une douce émotion en entrant chez un de nos amis dont je regrette l'absence, comme lui-même déplore de ne pouvoir prendre sa place au milieu de nous ; dans l'embrasure de la porte d'entrée de sa maison, sur une petite plaque de bronze à demi dissimulée par ses minuscules dimensions, je lis : *Parva domus, magnas quies*. Oui, notre maison aussi est petite, mais en y entrant on laisse à la porte tout souci des affaires, pour jouir du calme et du plaisir qui s'attachent à l'étude des arts, des lettres et de l'histoire du sol natal ; notre maison est petite, mais encore est-elle un vaste atrium ouvert à la contemplation de cette belle et puissante Nature qui favorise de ses largesses Vienne, assise dans une admirable position et entourée de sites charmants.

Au choix de ce local pour notre réunion se lie, en outre, un détail qui ne laisse pas que d'être intéressant, puisqu'il nous



reporte aux jours de l'époque gallo-romaine qui fut une ère de grandeur pour notre cité.

Je me plais, en effet, à rappeler qu'en creusant les fondations de cette même maison furent trouvés deux des bien intéressants monuments qui ornent notre musée lapidaire ; l'un est un long monolithe de marbre blanc dont toutes les moulures sont revêtues d'une riche ornementation ; l'autre, encore plus remarquable et plus précieux, est un bas-relief représentant une variante de l'image du dieu Mithra dont, croyons-nous, il ne se trouve, dans le territoire qui fut l'ancienne Gaule que deux autres représentations : l'une au musée d'Arles et l'autre à Bourg-St-Andéol, bien originale, taillée à la surface d'un rocher, sur les bords de la rivière ; toutes trois, très intéressantes, sont d'une composition différente.

Je signalerai encore, au même titre et comme ayant fait partie du même édifice et trouvés dans l'emplacement de la maison qui fait face à celle-ci, de l'autre côté de la rue, c'est-à-dire à quelques mètres d'ici, de nombreux objets d'usage et d'ornementation divers, où figuraient principalement quatre statuettes, œuvres d'art de premier ordre, et d'autres pièces rares dont la découverte donna alors lieu à d'intéressantes dissertations archéologiques, je fais allusion à la découverte faite en l'emplacement de la maison Brousse ; découverte mystérieusement disparue et à tout jamais perdue pour Vienne.

Notre réunion a donc une nouvelle raison pour se trouver ici en bonne place, entourée de ces murs qui, s'ils parlaient, pourraient mieux que moi vous intéresser par le récit de l'origine des riches débris tant de fois séculaires sur lesquels ils reposent.

C'est de ces vestiges antiques, en partie exhumés du sol, en partie restés encore debout et vénérés, quoique mutilés, que vous avait entretenu l'intéressante et si captivante conférence de l'an dernier, de laquelle vous avez, j'aime à le croire, conservé un bon souvenir. Elle avait pour objet l'*Art à Vienne* d'après les monuments qui nous sont restés de la période gallo-romaine et aussi de celles du moyen-âge et de la Renaissance.

Aujourd'hui le cadre de ce tableau va considérablement s'élargir, c'est le vaste panorama de la *Vallée du Rhône* qui se déroulera sous vos yeux, dépeint par la parole imagée de notre érudit et distingué compatriote dauphinois M. Emilien Giraud, qui a bien voulu, cédant aux sollicitations pressantes de la *Société des Amis de Vienne*, lui faire la faveur de constituer le principal, sinon l'unique attrait de cette séance, avec le magique concours de nombreuses projections artistiques faites gracieusement par la Société du Photo-Club Viennois.

Le charme qui s'attache au spectacle du cours des grands fleuves est des plus attrayants, aussi le souvenir de ceux qu'il m'a été donné de voir dans mes pérégrinations m'a-t-il laissé



pour chacun d'eux une impression particulière ; serais-je assez heureux pour que vous me permettiez, Messieurs, de vous en citer les noms, avec quelques mots descriptifs, et de vous en dire la caractéristique ? C'est à la Loire, à la Seine, au Rhin, au Pô et au Danube que je fais allusion.

La Loire est presque notre voisine pendant la première partie de son cours. Ses eaux rapides en s'échappant des cimes du haut Velay, deviennent plus paisibles en atteignant la plaine, pour se montrer à leurs heures presque caressantes au pied de ce qui reste des vieux murs d'Orléans et de Blois, pour aller de là refléter coquettement les gracieuses silhouettes des châteaux de Chaumont, d'Amboise, etc....

La Seine.... Que dirais-je, après madame Deshoulières, de la Seine, des prés fleuris qu'elle arrose, des capricieux méandres de son cours et de ses eaux dormantes qui semblent s'écouler à regret vers l'Océan ? Que dirais-je enfin si je ne rappelais les hommages que rendirent à la source de ce fleuve, comme à une divinité, les populations gallo-romaines, en lui élevant des monuments et des autels, que les musées de la région recueillent encore pieusement aux jours fortunés des découvertes ?

Le Rhin.... Dans le haut de la Suisse romande, au sommet des Alpes centrales, où prennent naissance trois des grands fleuves qui arrosent respectivement la France, l'Italie et l'Allemagne, le Rhin se montre déjà enfant terrible, il effraie, par le bouillonnement de ses eaux écumantes, le voyageur qui a parfois peine à les entrevoir, tant est profond son berceau de roches granitiques. Sa fureur se calme à regret à Reichenau, où les échos répètent un nom français que nous avons oublié... Du lac de Constance, d'où il s'échappe grondeur, sa voix se répercute de plus en plus tumultueuse sous les pans des murailles désarmées des vieux châteaux qui dominent la vallée.

Mais c'est en coulant devant les forteresses blindées et menaçantes que ses flots nous semblent plus irrités et comme secoués par la présence d'un monstre entraîné dans les gouffres, ainsi qu'il en fut autrefois à Vienne dans les eaux du Rhône, au contact du corps maudit de Pilate, si nous en croyons l'historien Chorier.

Le Pô.... Du mont Viso, dont la cime aiguë domine les Alpes Cottiennes, sur la frontière française, s'échappe ce fleuve peu offensif, il aueint bientôt Turin, qui en a embelli les bords par l'imposant monument de la Superga, tombeau des anciens rois de Piémont, et encore par le palais Valentino... en le suivant, et avant que son cours orgueilleux ne soit grossi par les eaux des grands lacs Majeur et de Garde, nous nous arrêtons, attirés par l'aspect particulier des murs aperçus à peu de distance qui entourent Pavie, l'ancienne capitale des



rois lombards, Pavie que l'on aurait pu appeler la ville aux cent tourelles, si nombreuses qu'elles étaient; elle occupa plusieurs fois une place dans notre histoire de France, et tout particulièrement dans celle de notre région, alors qu'au X<sup>e</sup> siècle elle devint la résidence d'un comte de Provence qui fut roi d'Italie et vint finir ses jours au très puissant monastère de St-Pierre, dont l'église antique si remarquable est aujourd'hui notre musée lapidaire.

Nous rappellerons avec un nouvel intérêt que c'est à Pavie, en 945, que ce même comte de Provence et roi d'Italie, Hugues, accorda au Chapitre de St-Maurice une charte par laquelle il lui donna toute sa terre de Chatonnay, avec ses bois, prés, eaux et toutes dépendances, y compris les serfs des deux sexes, sous peine, pour qui se livrerait à des entreprises frauduleuses, d'être condamné à une amende de 200 livres d'or pur.....

Le Danube.... Enfin de l'Italie septentrionale, traversant les Alpes si accidentées de la Carinthie et de la Styrie, et nous rendant jusqu'à la capitale de l'Autriche, dont notre modeste ville porte le nom, nous nous sentons bientôt attiré par le mirage des eaux bleues du Danube, et nous en suivons le cours qui tantôt se plaît à baigner les rives d'immenses et fertiles plaines, et tantôt de ses flots rapides heurte les rocs sur lesquels se dressent les forteresses d'Edimbourg, de Comorn, de Gran, pour passer en grondant entre les quais resserrés et sous le superbe pont qui relie les villes sœurs, Pesth, la nouvelle capitale de la Hongrie, et Bude, l'antique demeure des rois Magyars.

Je m'arrête, Messieurs, trop tardivement sans doute, je me l'explique, tant est naturelle votre impatience à entendre les belles descriptions qui vont vous être faites, mais si je me suis laissé entraîner par le charme du sujet, m'abandonnant au gré de souvenirs lointains, en réalité, cependant, je ne suis pas sorti de mon sujet, car j'avais pour but d'établir une comparaison entre ceux des grands et beaux fleuves dont les noms nous sont le plus familiers et le nôtre.

Tour à tour nous avons vu la Loire et ses rives embellies d'habitations seigneuriales, la Seine indolente, le Rhin terrible, le Pô orgueilleux, et le Danube aux larges perspectives, mais en même temps, il nous est permis d'avancer qu'aucun de ces fleuves ne l'emporte sur notre Rhône, si remarquable par la majesté de ses flots, la variété de ses aspects, par la beauté des sites pittoresques qui encadrent son cours, et la décoration monumentale dont les âges passés ont enrichi ses rives; cette dernière pensée est toute mon excuse de vous avoir retenus si longtemps, je me hâte donc de me faire oublier et de donner la parole à M. Emilien Giraud.

---



★  
\* \*

Avec une modestie charmante, M. Emilien Giraud croit devoir s'excuser de parler aux Viennois de choses qui leur sont familières. « Nous allons faire ensemble, dit-il, non un voyage de découvertes, mais un voyage de ressouvenirs ». Et, après quelques mots extrêmement intéressants sur la configuration générale de la vallée du Rhône et les souvenirs historiques quelle évoque, il décrit de la façon la plus attachante les sites délicieux qui s'y succèdent dans une variété infinie, les vénérables et magnifiques monuments auxquels le cadre d'un paysage incomparable donne un attrait vraiment souverain.

En même temps défilent sur l'écran des vues photographiques reproduisant les points les plus intéressants de la vallée, habilement projetées par M. Guinchant, de la Société électrique, avec un appareil obligeamment prêté par le *Photo-Club Viennois*, dont l'aimable vice-président M. Petetin avait mis tous les clichés qu'il possède à la disposition de M. Giraud pour compléter sa déjà riche collection : successivement apparaissent Vienne, avec son cadre pittoresque de sept collines et ses beaux monuments de l'époque romaine et du moyen-âge, — dont quelques-uns osons le dire en passant, sont une vraie révélation pour les Viennois eux-mêmes, telle cette délicieuse façade romane d'une maison du XII<sup>e</sup> siècle, voisine de St-André-le-Bas, dont on trouvera plus loin, en illustration hors texte, les lignes riches et pures — ; puis St-Vallier, Châteaubourg, Valence et Crussol, Cruas, Rochemaure, avec leurs châteaux et leurs églises, dans des sites incessamment variés et toujours splendides : enfin Viviers et les falaises abruptes de Donzère, puis l'entrée en Provence sous les arches imposantes du Pont St-Esprit, Orange avec son arc de triomphe et son théâtre antique, Avignon et toutes les merveilles que la nature et l'art ont semées à profusion de l'une à l'autre extrémité de cette *voie sacrée* que deux mille ans d'histoire ont jalonnée de monuments et de souvenirs.

Nous empruntons à M. Emilien Giraud ces expressions saisissantes qui caractérisent si bien la vallée du Rhône. Mais aucune analyse ne saurait rendre le charme de sa parole toujours élégante et claire, et qui sait sans effort, suivant naturellement les variations du paysage qu'il décrit, s'élever à l'inspiration la plus poétique et la plus éloquente.



Aussi le Président de la Société, M. Bizot, s'est-il fait le fidèle interprète de toute l'assistance, en remerciant chaleureusement, avant de lever la séance, M. Emilien Giraud et ses collaborateurs du voyage délicieux qu'ils nous ont fait faire par la pensée et par l'image au milieu des sites les plus captivants de notre pays :

## ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Mesdames, Messieurs,

Je ne doute pas que vous n'ayez été émerveillés des magistrales descriptions qui viennent de vous être faites, soit celles des paysages dont on vous a fait ressortir les beautés particulières, accompagnées de charmantes projections, soit celles des monuments qui ont été dépeints avec une parfaite connaissance des styles de chaque époque depuis la période gallo-romaine jusqu'au XVI<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle ; elles présentaient d'autant plus d'intérêts qu'elles s'appuyaient sur des pages d'histoire pour une grande part locale.

Cette conférence est donc tout un monument élégant dans la forme, intéressant et instructif au fond, aussi devons-nous nous empresser d'adresser à M. Giraud les remerciements les plus chaleureux pour son dévouement à notre cause et pour le désintéressement qu'il y a apporté.

De votre côté, Mesdames et Messieurs, puisse cette soirée vous avoir été agréable et vous faire apparaître l'utilité pour notre ville du rôle que s'impose d'une manière permanente la *Société des Amis de Vienne*, qui saisit cette circonstance pour vous convier vivement à augmenter le nombre de ses adhérents, en vue de l'intérêt qui va croissant en raison de ses rapports avec les nombreuses sociétés déjà formées ou en formation autour d'elle.

\*  
\* \*

Pendant la conférence, il a été procédé au dépouillement du scrutin ouvert, au moyen d'urnes placées à l'entrée des salons, pour l'élection de cinq administrateurs de la Société, en exécution de l'art. 4 des statuts. Les administrateurs sortant de charge conformément au tirage au sort auquel il a été procédé par le Conseil d'administration dans sa séance du 3 mai 1904, MM. Allemand, Bonjean, Bresse, Savigné et Teste du Bailler, sont réélus.



## BIBLIOGRAPHIE VIENNOISE

M. E. BIZOT a publié dans le *Journal de Vienne* (et en tirages à part de l'imprimerie Ogeret et Martin) les comptes-rendus des excursions accomplies à Vienne par la *Société des lettres, sciences et arts de Rive-de-Gier* (3 juin 1905), la *Société amicale et philanthropique des Enfants de l'Isère de St-Etienne* (17 juin 1905), les *Etudiants étrangers de l'Université de Grenoble* (29 juillet 1905), la *Société académique d'architecture de Lyon* (4 octobre 1905).

Cl. FAURE, *Histoire de la ville de Vienne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles* (1328-1454), Toulouse, Edouard Privat, 1906, positions de thèse à l'Ecole des Chartes (l'ensemble de ce travail considérable à tous égards doit paraître dans les *Mémoires de l'Académie delphinale*) : *Mélanges d'histoire viennoise. Les aventures de Pierre Costaing, dit Mortier, gardier de Vienne* (1397-1412) (*Journal de Vienne* des 6 et 10 janvier 1906).

F. BONNIER et P. MASSE, *Rapport sur l'industrie lainière française à l'Exposition universelle de Saint-Louis* (extraits publiés dans le *Journal de Vienne*, nos du 3 mai 1905 et suiv.).

F. BONNIER, *Arrêt du Conseil du Roi du 11 mars 1732, portant règlement pour les manufactures de draps, ratines, serges et autres étoffes qui se fabriquent en Dauphiné*, ibid. 1<sup>er</sup> juillet 1905 et suiv.

H. DE TERREBASSE, *Histoire et généalogie de la famille de Maugiron en Viennois* (1257-1767), Lyon, Louis Brun, 1905.

Marc MORAND, *La famille Papet en Viennois* (1542-1900), ses alliances, sa parenté avec Lucien Bonaparte, Vienne, Ogeret et Martin, 1905.

*Œuvre municipale viennoise des Enfants à la Montagne, année 1906, compte-rendu moral et état financier de l'œuvre*, Vienne, Ogeret et Martin, 1906.

J. RONJAT, *Le Congrès des Syndicats d'initiative à Clermont-Ferrand*, dans le *Journal de Vienne* du 20 septembre 1905.

*Guide illustré pour 1906*, publié par le Syndicat d'initiative de Lyon, avec la collaboration de la *Société des Amis de Vienne* (en distribution aux bureaux du Syndicat, Lyon, place Bellecour, 19).

---



## LA DESCENTE DU RHONE

*de Lyon à Avignon*

---

Lyon, la seconde ville de France, est dans une situation exceptionnelle, aux pieds et sur les pentes de coteaux pittoresques, au confluent de deux cours d'eau importants : le Rhône et la Saône. Le Rhône vient de l'Est et roule depuis quatre cents kilomètres déjà l'eau des glaciers des grandes Alpes ; la Saône descend du Nord, apportant une grande partie de l'eau des sources sorties des forêts des Vosges et du Jura.

Le Rhône, dans sa course vers l'Ouest, se heurte, à Lyon même, à des hauteurs à l'extrémité desquelles le quartier de la Croix-Rousse étage ses maisons ouvrières ; il s'infléchit alors vers le Sud-Ouest, et longe la longue et étroite presqu'île de Perrache que la Saône resserre de l'autre côté. Puis le fleuve et la rivière mêlent leurs eaux, et le Rhône élargi dévale désormais droit au Sud, vers les pays bénis du soleil, vers le Midi et la Méditerranée.

Rien n'est plus agréable que de se confier au cours rapide du grand fleuve et de descendre jusqu'à Avignon au fil de ses eaux bleues, pleines encore des turquoises qu'il a ramassées dans le lac de Genève, suivant la si gracieuse et très exacte expression du poète provençal Mistral (1). Vers Avignon commence le Rhône maritime. De Lyon à Avignon, on parcourt en son entier le tronçon vraiment fluvial sur une distance de 245 kilomètres environ.

Il est difficile de suivre une route plus pittoresque et plus intéressante, plus variée d'aspects et plus riche de souvenirs.

(1) Le Poème du Rhône, par Frédéric Mistral, 4<sup>me</sup> édit., Paris, Lemerre, 1897, p. 55.



## LE RHONE. L'ASPECT DE LA VALLÉE. LA ROUTE HISTORIQUE

Grossi successivement de l'Isère, de la Drôme et de l'Ardèche, sans compter les moindres tributaires, le Rhône atteint une largeur moyenne de 250 à 400 mètres. Relativement assagi, il garde cependant longtemps une impressionnante rapidité, et, dans le long sillon Nord Sud qu'il suit en se hâtant vers la mer, rien ne rappelle l'harmonieuse mais un peu monotone symétrie d'autres vallées de fleuves.

La vallée du Rhône est composée d'une série saccadée de paliers, reliés par des passages étroits, quelquefois même par de véritables défilés. D'où une succession de paysages, tantôt larges et tantôt resserrés, de plaines et de montagnes.

De plus, ce mouvement de l'horizon qui se rapproche et s'éloigne tour à tour ne se produit guère que sur la rive gauche, car les deux rives sont très dissemblables. A droite, les Cévennes, de composition granitique, étalent jusqu'au bord du fleuve leurs croupes trapues, bombées, largement modelées, tandis qu'à gauche les derniers contreforts des Alpes calcaires dressent leurs falaises à pic, blanches et crénelées.

Entre ces deux natures si opposées, la descente vers le Midi amène une modification successive du climat, depuis les brouillards légendaires de Lyon jusqu'au ciel d'Avignon si pur et si lumineux. Et le Rhône coule ainsi entre les tableaux les plus divers, larges plaines et cluses étroites, — à travers les pays les plus différents, alpins, vivaraïs, cévenols, donnant aux uns et aux autres ce qui leur manquerait sans lui, une certaine unité, l'unité de relation, une route. La vallée du Rhône a été en effet une des plus anciennes et des plus importantes routes historiques du monde, — certainement la plus ancienne et la plus importante de la Gaule.

De là naît pour le voyageur un puissant intérêt.



La Méditerranée, nul ne l'ignore, a été pour notre vieille Gaule une initiatrice. C'est par elle que nous sont venus, d'Asie Mineure et de Grèce, la civilisation, le luxe et les arts. Or les navigateurs qui les premiers ont débarqué dans le Golfe du Lion, arrêtés à droite par le mur immense des grandes Alpes haut de trois mille mètres, à gauche par la chaîne des Cévennes et le large plateau central, ont été dans la nécessité, pour remonter vers les pays du Nord de l'Europe, de



prendre et de suivre le grand sillon rhodanien. C'était la seule route qui s'ouvrit à eux ; route incomparable, remontant droit au Nord par le Rhône et la Saône pendant 700 kilomètres, pour aboutir vers Dijon à ce qu'on appelle quelquefois la porte de Bourgogne, qui communique facilement d'un côté avec la vallée de la Loire, de l'autre par le Doubs avec le carrefour des nations germaniques. (1)

Aussi les Phéniciens et les Grecs ont suivi cette route, aux plus lointaines époques historiques, pour aller chercher en Armorique et jusqu'en Grande-Bretagne le métal si précieux pour les anciens peuples, l'étain qui entraît dans la composition du bronze.

Les Romains l'ont suivie à leur tour, non en commerçants qui passent, mais en conquérants qui s'établissent, créant des chemins, fondant des villes puissantes, élevant des monuments grandioses. Et de ces villes quelques-unes peuvent encore montrer avec orgueil plusieurs de ces monuments que le temps a colorés et comme idéalisés d'une beauté auguste : Arènes d'Arles, théâtre d'Orange, temple de Vienne.

Puis quand cette magnifique civilisation gallo-romaine eut été engloutie sous les flots de l'invasion des Barbares, — dans les vieilles villes qui survécurent, le moyen âge marqua sa vie si profondément religieuse en construisant des basiliques romanes et de belles cathédrales gothiques, tandis que sur les hauteurs faciles à défendre s'élevaient des châteaux féodaux, des villages et des abbayes fortifiés, dont les ruines donnent aujourd'hui à certaines parties des bords du Rhône l'aspect le plus étrangement romantique.

C'est ensuite un événement considérable qui a ajouté un trait nouveau à ceux qui précèdent. Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, Avignon a été pendant 70 ans la capitale de la Chrétienté. Grâce à l'or qui affluait de toutes parts vers le trésor de St-Pierre, un luxe inouï s'y est développé, — des monuments extraordinaires, comme le château des Papes, y ont été élevés, des poètes comme Pétrarque y ont chanté, des artistes comme Orcagna et Simon Memmi y ont répandu la vie de leurs fresques sur les murs des Palais. De tout cela le voyageur retrouve des traces nombreuses et vivantes.

Enfin notre temps, superposant à tout ce passé l'intensité de la vie contemporaine, a réuni les rives par des ponts hardis, régularisé le cours du fleuve ; l'industrie a semé sur les bords des usines et des hauts-fourneaux. Et ainsi le Rhône est devenu une véritable voie sacrée, que plus de deux mille ans d'histoire ont jalonnée de monuments et de souvenirs, — voie triomphale, marquée à l'empreinte de toutes les civilisations qui l'ont parcourue tour à tour, la grecque et la romaine, la

(1) Le Rhône, par Charles Lenthéric, Paris, Plon, 1892, tome I, p. 56 et s.



provençale et la française, et qui à la grandeur de ces souvenirs et de ces monuments ajoute la beauté d'un cadre incomparable. (1)



Souvenirs, monuments, ruines grandioses défilent devant les yeux du voyageur émerveillé qui descend en bateau le grand fleuve. C'est le mode de transport le plus agréable et qui le mieux permet de s'imprégner du charme de la vallée rhodanienne. Mais, faute de bateau, la descente est facile, bien que moins attrayante, par les deux lignes de chemin de fer qui courent sur les deux rives parallèlement au fleuve, et permettent de s'arrêter à toutes les stations méritant une visite (2).

Quand on prend la voie fluviale, l'on s'embarque à Lyon et l'on atteint rapidement la pointe de la Mulatière où se fait le mélange des eaux du Rhône et de la Saône. A ce moment s'étend sur la rive gauche la grande plaine dauphinoise ; à droite, les coteaux de Ste-Foy et de St-Irénée, couverts de villas et de jardins ; derrière, ceux de Fourvière ; au loin déjà, la Croix-Rousse s'estompe dans la brume et la fumée.

Les pages qui vont suivre ne peuvent contenir la description minutieuse de toutes les choses curieuses qui se déroulent à droite et à gauche, comme les toiles d'un immense cinématographe, pendant ce voyage de près de 250 kilomètres. On y signalera seulement les points vraiment capitaux par leur intérêt historique, artistique ou pittoresque, tels que :

Vienne, la cité gallo-romaine ;

Valence et les ruines des vieux châteaux de l'Ardèche ;

Viviers et la cluse de Donzère ;

Le Pont St-Esprit, vieux de six cents ans ;

Orange et son théâtre antique ;

Enfin, Avignon, la ville papale.

Aussi, négligeant la banlieue de Lyon, si verte et si élégante, et les villes industrielles de Givors et de Chasse aux innombrables cheminées empanachées de fumée noire, nous voici à 30 kilomètres du confluent de la Saône. Le Rhône fait un coude brusque à gauche et décrit un large demi-cercle. Alors un décor merveilleux se déroule au regard, un des plus beaux tableaux de toute la descente.

(1) La Vallée du Rhône, par Jules Ronjat, Lille, 1900, p. 4.

(2) Les Syndicats d'initiative de la région se préoccupent de créer, pour descendre le Rhône, un service de bateaux rapides et commodes. Il faut souhaiter qu'ils aboutissent le plus tôt possible.



## II

### VIENNE

Vienne apparaît avec ses maisons et ses ruines pittoresquement étagées sur ses sept collines, formant un amphithéâtre grandiose dont le pied baigne dans la courbe du fleuve. Et tandis que défilent les quais, les clochers des églises, l'imposante façade de St-Maurice, le château de la Bâtie et la tour de Pipet, — et sur la rive droite Ste-Colombe et sa tour du XIV<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, l'esprit du voyageur évoque invinciblement la Vienne antique, la ville gallo-romaine qui remplissait ce vaste emplacement avec ses cent mille habitants, — ses murailles qui avaient six kilomètres de tour.

Vienne, en effet, après avoir été la capitale de l'Allobrogie, large pays situé entre les Alpes, le Rhône et l'Isère, était, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, celle d'une province romaine appelée de son nom « La Viennoise » et qui s'étendait sur tout le Sud Est de la Gaule ; Grenoble et Genève à l'Est, Valence, Arles, Marseille, au Sud, en dépendaient. Et même au commencement du IV<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, la Gaule ayant été partagée en deux grandes divisions appelées diocèses : celui de Trèves et celui de Vienne, — cette ville fut effectivement la capitale de la moitié de la Gaule, tout le pays au sud de la Loire et de Lyon (1).

On comprend que cette importante capitale ait été dotée de tous les monuments qui ornaient les grandes villes romaines : palais, temples, théâtres.

Un document précieux, popularisé par la gravure, permet d'avoir une impression assez exacte de la Vienne gallo-romaine : c'est un grand tableau actuellement au Musée de Lyon, œuvre d'un Viennois artiste et érudit, M. Rey, qui vivait vers 1820. Les trois étages qui partageaient la ville s'y détachent nettement.

Au sommet du Mont Pompeiacum, aujourd'hui Mont-Pipet, l'acropole ou citadelle, monument sans doute moitié religieux, moitié défensif, dominait et protégeait la ville, comme le Parthénon à Athènes.

Au-dessous, sur une large terrasse, s'élevaient le palais impérial avec ses colonnades et ses jardins, — un vaste amphithéâtre adossé à la colline qu'il avait entamée et qui en porte les traces, — et d'autres édifices publics.

De là, par des rampes et des escaliers monumentaux, dont les ruines qui existent encore dans la cour du Théâtre actuel font concevoir la grandeur, on descendait à un étage inférieur

(1) Lavissee, Histoire de France, Paris, 1900, tome I, 2<sup>e</sup> partie, p. 278.



où s'étendait un immense forum entouré de portiques. Un d'eux a survécu : c'est la porte d'Orange, dans la rue de l'Hôpital.

Tout cela, rampes, escaliers, portiques, était orné d'un peuple de statues, enrichi de colonnes et de plaques de marbre. Et beaucoup de ce luxe qui faisait la splendeur des villes gallo-romaines était dû à des libéralités privées. Une inscription que l'on peut lire au Musée lapidaire, — le Musée St-Pierre, — nous apprend qu'une prêtresse de Vienne décora à ses frais l'estrade d'honneur de l'amphithéâtre, l'orna de statues et la fit couvrir d'une toiture en tuiles de bronze doré. Une autre inscription nous révèle qu'un flamme de Vienne fit élever à Aix en Savoie un temple d'une riche architecture. Expression d'un sentiment de vanité, ces largesses ? Peut-être en partie. Mais aussi, certainement, expression de la tendresse pour la terre natale, pour la cité qui était alors la vraie patrie, matérielle et tangible.

Puis, Vienne était une ville de grand luxe. La joie de vivre et le plaisir y tenaient plus de place que les affaires. « C'était, dit un historien, une cité intelligente, très éveillée. La vie y était facile, riche, fort élégante, plus peut-être que dans n'importe quelle cité de la Gaule. C'était, je suppose, une ville à la mode, une cité d'aristocrates et d'oisifs, adonnée au luxe et au plaisir. Pantomimes, comédiens, gladiateurs, musiciens, artistes du cirque, tout ce monde là s'y rencontrait » (1).

Les lettres y étaient appréciées. Le poète latin Martial, qui écrivait à Rome dans la 2<sup>e</sup> moitié du 1<sup>er</sup> siècle, se réjouissait du succès que ses vers obtenaient dans la belle Vienne (*pulchra Vienna*) et de l'empressement que les belles Viennoises apportaient à les lire. Dans cette société riche et cultivée, les arts étaient en honneur. En fouillant de notre temps le sol viennois fait des débris de vingt siècles, on a trouvé des statues du meilleur style, telles que le *Faune* et la *Vénus accroupie* que l'on admire au Musée du Louvre, — beaucoup de mosaïques dont quelques-unes aussi fraîches de coloris que délicates de dessin, — des frises, des colonnes, des chapiteaux dont les plus beaux spécimens ornent le Musée lapidaire de St-Pierre.

Il n'est pas surprenant que dans une ville d'une culture aussi raffinée, un temple aussi beau que celui d'Auguste et de Livie ait été élevé. Il s'élevait sur un côté du Forum dont les arcades lui servaient de péristyle ; et ce cadre devait le mettre en valeur mieux que la place trop étroite qui l'enserme aujourd'hui. Tel qu'il est cependant, il reste singulièrement élégant, bien proportionné, léger grâce à l'air et à la lumière qui circulent facilement entre ses colonnes dégagées.

(1) Gallia, par Camille Jullian, Paris, 1902, p. 266.



Ce temple fut construit après la mort d'Auguste, alors qu'une véritable religion fut créée et un culte institué aux mânes du premier empereur. Et cette religion sortie de la reconnaissance du monde romain pour celui qui lui avait donné la sécurité et la paix après un siècle de guerres civiles, fut à ce point populaire que des temples surgirent partout, consacrés au nouveau Dieu. De ces temples si nombreux, deux seuls sont venus jusqu'à nous : la Maison carrée de Nîmes, si justement célèbre, et le Temple de Vienne, aussi digne d'être connu et admiré.

Ce temple d'ordre corinthien, tout à fait grec de style, développe une façade de six colonnes surmontées d'un fronton. Il est exhaussé sur 6 à 8 marches, et prolongé en avant par une petite plate-forme sur laquelle, dit-on, les prêtres procédaient au sacrifice devant le peuple assemblé dans le Forum. Un vestibule large et aéré précède la *cella* ou enceinte fermée, où étaient placées les statues colossales de Jupiter, de l'empereur et de l'impératrice.

Vienne possède un autre monument romain, moins important que le Temple d'Auguste, mais plus rare encore : c'est la Pyramide ou Tombeau de Ponce-Pilate. Au sud de la ville, en dehors de l'enceinte et non loin du Rhône s'étendait un vaste hippodrome consacré aux courses de chars. L'arène était divisée en sa longueur par un mur assez bas, appelé *spina*, orné de statues et de colonnes. Le milieu de ce mur était marqué par une pyramide portée par une puissante arcade aux pierres frustes. Cette pyramide et son arcade ont survécu presque intactes, malgré les 19 siècles qu'elles ont traversés (1).

Quant à la tradition qui fait mourir à Vienne Ponce-Pilate bourrelé de remords, et place son tombeau sous cette pyramide, il est difficile d'en démêler les origines ; elle ne repose sur rien de sérieux.

\*  
\* \*

Dans la dislocation de l'Empire romain, sous la poussée des Barbares, Vienne fut conquise par les Burgondes et devint leur capitale. Au V<sup>e</sup> siècle, le roi Gondebaud y régnait, et Saint Avit y était évêque. A la dissolution de l'empire de Charlemagne, Vienne fut la capitale du royaume de Bourgogne fondé par Boson ; jusqu'en 1790 elle est restée le siège d'un archevêché considérable ; il est donc naturel que de belles églises y aient été construites au cours du Moyen âge.

(1) Des fouilles récentes, faites par M. Bizot, conservateur des Musées de Vienne, avec le concours de la Société des Amis de Vienne, ont permis de déterminer l'emplacement et les dimensions de l'hippodrome romain.



Dès le IX<sup>e</sup> siècle, une église romane intéressante s'y élève ; le clocher de St-Pierre, des XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècles, récemment restauré, est très élégant. L'intérieur est devenu un musée lapidaire très riche, dont on ne saurait trop recommander la visite aux touristes.

Vers le XI<sup>e</sup> siècle, on posa les premières pierres de Saint-André-le-Bas, dont on peut admirer le très joli clocher roman et les curieuses arcades de l'abside.

Enfin, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, on commence à construire la magnifique cathédrale gothique de St-Maurice, qui n'a été terminée qu'en 1532. Cette église frappe tout d'abord par ses proportions colossales ; elle a cent mètres de long, près de 30 mètres de haut ; c'est la plus grande église des bords du Rhône. Et cette sensation de grandeur est encore plus vivement ressentie lorsqu'on pénètre à l'intérieur par le grand portail de l'ouest. L'autel paraît alors tout au fond, dans un lointain de mystère. M. l'abbé Baffert raconte qu'au moment de l'occupation de Vienne par les Autrichiens, en 1814, plus de dix mille soldats y entendirent la messe un dimanche (1). Cela donne une idée de la grandeur des trois nefs.

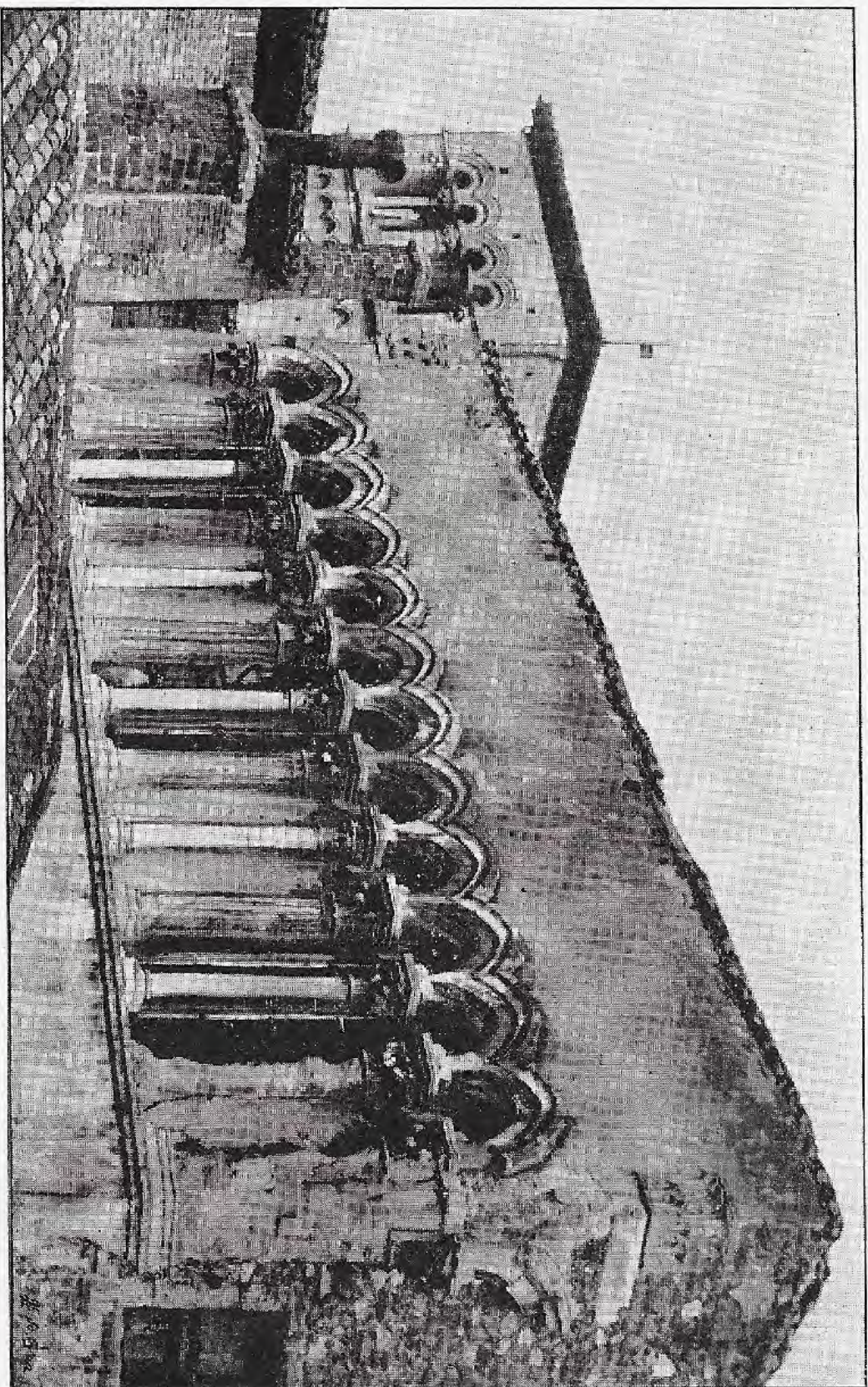
Quand on arrive par le Rhône, c'est la principale façade, celle de l'ouest, tournée vers le fleuve, qui frappe les regards. Elle a très grand air, debout dans sa robe de pierre sculptée, sur une large terrasse, au sommet d'une rampe de 29 marches. Malheureusement elle a mal résisté au temps ; la pierre employée pour la partie supérieure était mauvaise ; les guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle ont mutilé les statues des portails ; enfin le découronnement des tours, les toits si disgracieux posés après l'incendie de 1869, ont alourdi et écrasé l'ensemble. Auparavant, elle était plus élégante, plus dans le style élancé des cathédrales gothiques.

Mais si mutilées que soient les sculptures de St-Maurice, il en reste pourtant des détails admirables. Autour des portes courent des guirlandes de légers feuillages de pierre, dans lesquels se cachent de petits animaux agiles ; c'est tout à fait charmant. Au portail de la Vierge, rien n'est plus exquis que les deux anges qui descendent du ciel portant une couronne ; leur mouvement est plein de naturel, d'élégance et de réalisme à la fois. Toute la première voussure de ce portail est formée avec des groupes d'angelots non moins délicieux, à moitié enveloppés de leurs ailes, et souriants dans leur adoration de la Vierge malheureusement disparue.

Quand on a le temps de prolonger l'examen de tous ces détails, St-Maurice s'anime d'une vie intense, vie qui se dégage des statues, des figures, des scènes si nombreuses que les sculpteurs du moyen-âge ont prodigué partout, — sur les

(1) Monographie de l'Eglise St-Maurice de Vienne, par M. P. Baffert. Grenoble, 1902.





FAÇADE ROMANE (XII<sup>e</sup> SIÈCLE)

Au 2<sup>e</sup> étage, dans la 2<sup>e</sup> cour intérieure de la maison portant les n<sup>os</sup> 12 à 18, rue des Clercs







façades, à tous les portails, à l'intérieur, et jusque sur les plus hauts pinacles extérieurs, où semblent s'agiter des légions d'êtres ; de sorte que l'on croirait les combles, tous les arcs-boutants, habités par de petits locataires de pierre, espèces de Quasimodos aussi vivants, mais beaucoup plus beaux que le locataire des tours de Notre-Dame imaginé par Victor Hugo.

Quand on passe devant la cure, sur la place St-Paul, il ne faut pas manquer de lever la tête vers le sommet d'un pilier, à l'extrémité Est de la façade septentrionale de l'église ; l'on aperçoit alors, se dessinant sur le ciel, un espiègle petit bonhomme à cheval sur la plus haute crête, frappant à tour de bras sur un tambour de basque. Et de la vision de cette forme si gaie, si jeune, — bien qu'elle ait cinq cents ans, — et perdue si haut dans le ciel bleu qu'elle semble aérienne, on est sûr d'emporter une impression de joie pour toute sa journée.

On aimerait à s'attarder dans Vienne, à errer dans les rues, où ça et là regardent d'élégantes fenêtres à meneaux des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, à se promener, en évoquant le passé, sous les arcades de l'Hôtel-de-Ville, construites avec les pierres de l'ancien archevêché. La statue du Viennois Ponsard, l'auteur de *Lucrèce* et de *Charlotte Corday*, nous rappellerait que les descendantes des belles lectrices de Martial ont hérité le goût de leurs aïeules pour les lettres et la poésie ; tandis que « les foulons frappant à grands coups pour apprêter les draps dans les fabriques » (Mistral), — nous révéleraient l'intelligente activité industrielle de la Vienne contemporaine.

Mais le bateau siffle, le voyage est long ; il faut reprendre la descente.

### III

#### DE VIENNE A VALENCE

Après Vienne s'allonge à gauche l'étroite plaine de l'Isle, complantée d'innombrables arbres fruitiers ; à droite, des vignes montent en terrasse sur des coteaux brûlés par le soleil et produisent un excellent vin connu sous le nom de Côte-Rôtie.

On fait escale à Condrieu, sur la rive droite. Ce bourg de deux mille habitants mérite d'attirer l'attention de ceux qui descendent le Rhône. C'est le nid d'où sortaient les anciens marinières du fleuve, à l'époque où la batellerie était puissante et représentait le seul mode de transport organisé. Ces marinières étaient une race à part, robuste, un peu sauvage, vivant d'un métier dangereux. Le Rhône est un fleuve rapide, aux crues énormes et subites. Il fallait à la descente s'abandonner au fil de l'eau, à la remonte se faire remorquer par des équipes



de 50 et 60 chevaux ; c'était long et pénible, sans compter les dangers des crues et des bas-fonds.

Or, ces Condrillots ont eu la bonne fortune de trouver un poète qui, dans une épopée pleine de couleur, de mouvement et d'aventures, a fait revivre l'existence des anciens mariniers et de leurs grandes barques encombrées de marchandises. Il s'agit de l'œuvre du grand poète provençal Mistral, intitulée « Le Poème du Rhône ». Les mariniers condrillots et leurs lourdes barques ont disparu devant la navigation à vapeur. C'est leur lutte inégale, et finalement leur défaite, que Mistral raconte dans ce poème, et rien n'est tragiquement épique comme le naufrage du bateau *Le Caburle*, qui symbolise les vieilles barques, après une collision sous le Pont-St-Esprit avec un des premiers bateaux à vapeur.

Puis commence le défilé des vieux châteaux et des vieux villages perchés sur les hauteurs, dominant les bourgs et les villages modernes installés plus commodément sur les rives.

On suit pendant 10 kil. le département de la Loire, qui avance ainsi un coin jusqu'au fleuve, entre le département du Rhône qui finit à Condrieu et celui de l'Ardèche qui commence après St-Pierre-de-Bœuf. De ce point l'on peut facilement faire l'ascension du Mont-Pilat qui montre ses trois dents bleuâtres derrière les coteaux couverts de vignes.

La vallée s'élargit un moment à gauche et laisse apercevoir sur une colline les ruines du château d'Albon, berceau des Dauphins du Viennois, qui ont régné en Dauphiné jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. On sait que le dernier céda cette province à la France, à condition que le fils aîné du roi portât le titre de Dauphin.

Les coteaux de la rive gauche se rapprochent de nouveau. On passe devant St-Vallier, petite ville industrielle, dominée par un vieux château féodal, encore plein des souvenirs de Diane de Poitiers. C'est là que naquit et fut élevée la belle Diane, dont la beauté, sur laquelle le temps n'avait pas de prise, charma deux générations de nos rois.

Sur la rive droite, voici Tournon, sous-préfecture de l'Ardèche, vieille ville qui serre ses rues étroites entre le fleuve et la montagne. Sur un rocher qui s'avance jusqu'au bord du Rhône et en commande le passage se cramponne un vieux château assez bien conservé ; il sert aujourd'hui de tribunal et de prison.

En face, la petite ville de Tain, au pied du coteau de l'Ermitage, célèbre par son vin fameux.

Après l'Ermitage, la rive gauche s'ouvre sur une large plaine d'alluvions : c'est l'extrémité de la vallée de l'Isère.

L'Isère est avec la Saône le seul affluent du Rhône vraiment important, et qui mérite le nom de rivière, parce qu'elle coule toujours à pleins bords. La quantité d'eau qu'elle roule est



d'ailleurs très variable. De 60 mètres cubes à la seconde à l'étiage, elle s'élève facilement au moment des grandes crues à plusieurs milliers de mètres cubes d'une eau grise, chargée du limon des terrains schisteux qu'elle traverse à l'origine de son cours.

La vue s'étend sur de belles cultures de céréales, de treilles, de mûriers. Au Sud-Est une chaîne lumineuse barre l'horizon, celle des montagnes du Vercors, et, derrière, s'estompent les sommets neigeux des Alpes du Dauphiné.

Bientôt on aperçoit les grandes casernes d'artillerie et le haut clocher de Valence, qui est à peu près à mi-route entre Lyon et Avignon.

#### IV

##### VALENCE ET LES VIEUX CHATEAUX DE L'ARDECHE

Valence, chef-lieu du département de la Drôme, est une ville de 26.000 âmes, qui possède de beaux quartiers neufs, de larges boulevards, depuis peu un bel Hôtel-de-Ville, et depuis le XI<sup>e</sup> siècle une belle église romane bien restaurée et des plus curieuses : c'est la cathédrale de St-Apollinaire. Le clocher, haut de 57 mètres, à grand air, vu du Rhône. Dans les rues étroites de la vieille ville, on retrouve encore quelques jolis restes de la Renaissance, tels que la porte de l'escalier Dupré-Latour, et surtout la façade de la maison des Têtes, construite vers 1530.

Sur l'esplanade s'élève la statue du général Championnet, un des héros de l'époque révolutionnaire, qui à 28 ans avait parcouru en vainqueur l'Italie et conquis le royaume de Naples. De là la vue s'étend magnifique sur la large vallée et en face sur le roc de Crussol et les Cévennes.

Valence est le commencement du Midi. L'accent sonore si caractéristique de cette région de la France commence à résonner, la lumière devient plus vive, le ciel plus profond. Le fameux vent du Nord-Ouest, le mistral, commence à souffler ; à partir de Valence tous les arbres sont, avec résignation, penchés vers le Sud. Mais si ce vent terrible a des inconvénients, il a aussi des avantages : il est un grand balayeur de miasmes, un grand facteur de salubrité ; il est l'agent de l'admirable transparence de l'air méridional.

Puis recommence le défilé des vieux châteaux et de leurs ruines pittoresques, — trop nombreux pour être cités tous. Signalons en trois qui, par leur importance et leur situation, méritent plus spécialement l'attention : Crussol, Cruas et Rochemaure.





Juste en face de Valence, — placé comme un écran devant les croupes trapues des montagnes granitiques de l'Ardèche, le rocher calcaire de Crussol dresse brusquement sa falaise blanche, haute de 200 mètres au-dessus de la vallée ; à son extrême pointe pyramident les ruines d'un vieux château-fort du XII<sup>e</sup> siècle, qui dominait jadis un village féodal de plus de mille habitants. Ces gigantesques ruines du château, du village et de l'enceinte se mêlent aux débris des rochers brisés par la foudre et les intempéries, et l'on ne sait plus dans cet écroulement ce qui appartient à la montagne et ce qui vient des hommes. Ce nid d'aigle fut détruit au milieu du XVI<sup>me</sup> siècle, pendant les guerres de religion, par le baron des Adrets, un terrible destructeur de choses et de vies humaines.

De là-haut, la vue est magnifique, à l'Ouest sur les croupes des Cévennes qui moutonnent à l'infini, au levant sur les Alpes, au nord sur le confluent de l'Isère et sa large plaine.

Après la Voulte et ses fonderies, après le Pouzin et ses hauts fourneaux dont les dômes évoquent l'Orient, après l'embouchure de la Drôme encombrée de pierres et d'îlots tantôt à secs, tantôt submergés, — voici le vieux bourg de Cruas, au pied des ruines d'une abbaye fortifiée, fondée en 804 sous le règne de Charlemagne. C'est un type rare et curieux d'architecture guerrière et monastique à la fois, avec des remparts crénelés, des tours, des machicoulis ; son imposant donjon en partie conservé s'orne d'un contrefort en ogive dont on retrouve le dessin au château des Papes à Avignon.

A Cruas commence l'exploitation de la montagne qui a cessé d'être granitique ; des fabriques de chaux se succèdent, saupoudrant de blanc tout ce qui les entoure, les maisons, les arbres et les hommes.

Toujours sur la rive droite, bientôt c'est Rochemaure. Le pic de Chenavari, qui s'élève en arrière, à 500 mètres d'altitude, est le cratère d'un ancien volcan. A l'époque préhistorique, ce volcan a vomé un torrent de lave qui a coulé jusqu'au bord du fleuve et s'est solidifié. Sur cette coulée de lave a été élevée au XIII<sup>e</sup> siècle, une immense forteresse dont les ruines constituent une des curiosités les plus saisissantes de la vallée du Rhône.

Construit sur ces rochers basaltiques, avec des matériaux que la lave elle-même a fournis, Rochemaure emprunte à la couleur noire de ses ruines et à leurs dimensions colossales un aspect étrange et tragique. Tout à fait au sommet, sur un dyke de basalte à pic, le donjon se dresse encore, presque inaccessible.



Juste en face de Rochemaure, Montélimar montre sa grosse tour carrée du XIV<sup>e</sup> siècle, appelée tour de Narbonne.

Après le Teil et ses innombrables fours à chaux, Viviers, sous-préfecture de l'Ardèche, capitale du Vivarais, auquel elle avait donné son nom, apparaît en amphithéâtre sur un bloc de rochers. Cette vieille cité épiscopale possède une belle cathédrale du XII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècles, qui commence par un clocher roman et finit par une abside ogivale.

## V

### LE ROBINET DE DONZÈRE

A Viviers, la vallée si large depuis Valence sur toute la rive gauche, se resserre tout à coup ; l'horizon se ferme. La chaîne calcaire de la rive droite, formant une courbe vers le Sud-Est, se continue de l'autre côté, sans laisser, semble-t-il, d'issue pour le fleuve, et l'on se demande : Par où va-t-on passer ?

Par une brèche que le fleuve a creusée dans notre chaîne ; et ce passage, appelé Cluse de Donzère, ou, plus énergiquement, par les mariniers, Robinet de Donzère, est une des choses les plus émotionnantes du voyage.

Le Rhône entre donc dans ce passage étroit, en se pressant pour tenir tout entier dans un lit moins large qu'auparavant. Les rochers qui trempent à pic dans le fleuve, — il a fallu à gauche les entamer pour construire la route et le chemin de fer, — se composaient de parties tendres qui au cours des siècles ont été usées par l'érosion des eaux pluviales, et de parties dures, de formation corallienne, qui ont résisté. Il en est résulté une variété de formes surprenante, des tours, des aiguilles, de vagues animaux fantastiques ; aussi des ouvertures, des portiques, des grottes. A cette fantaisie plastique s'ajoute une couleur rougeâtre de la pierre qui tranche sur le bleu du ciel et sur le vert de l'eau ; on est dans le pays du rêve.

Ces rochers s'appellent les Marianousques ou Rochers des Singes. On raconte que, l'arche de Noé ayant descendu le Rhône vers la fin du déluge, — on voit combien est ancienne la route que nous suivons, — un singe et une guenon qui s'ennuyaient à bord profitèrent de ce que l'arche, obligée par le courant de raser la rive, passait près des rochers, pour faire un bond énorme, et se sauvèrent. Dans ces grottes et ces crevasses, ils s'installèrent et pullulèrent. Et leurs descendants, malins comme des singes... qu'ils étaient, s'amusaient à jeter des pierres aux pauvres mariniers, lorsque ceux-ci remontaient péniblement, avec leurs barques, le robinet de Donzère.

La légende est vraie en partie, comme toutes les légendes.



Certains de ces rochers surplombant le fleuve, des pierres s'en détachaient au moment des grandes pluies et du dégel, et tombaient sur les bateaux obligés de raser la rive.

\*  
\* \*

Le fleuve ainsi resserré acquiert une vitesse de rapide ; les flots se pressent comme à l'entrée trop parcimonieusement ouverte d'un énorme robinet. Le bateau glisse comme une flèche ; Et cependant, en se penchant tout à fait à l'avant, on voit l'eau aller plus vite encore, le flot devancer le bateau, et l'on éprouve un petit frisson d'émotion.

Mais tout à coup le défilé cesse ; à droite et à gauche les rochers s'écartent brusquement, une large plaine s'ouvre, des bois d'oliviers montrent leur feuillage grêle. Le fleuve si rapide tout à l'heure s'est subitement calmé ; il s'étale, se repose, à peine lui restera-t-il bientôt assez de pente pour gagner lentement la mer. Aussi commence-t-il à laisser tomber une partie du limon qu'il charrie ; des attérissements se forment, des îles couvertes d'oseraies semblent des radeaux de verdure.

Et le ciel est encore plus lumineux et plus profond qu'auparavant, l'atmosphère plus admirablement limpide. Tous les détails même à l'horizon lointain, se précisent et s'accusent. Les cigales chantent sur les oliviers avec un cri plus strident ; quelques mouettes blanches se montrent ; une brise tiède passe comme une caresse. C'est le vrai Midi, avec la joie qu'il donne de vivre dans la lumière et dans l'air transparent.

Nous stoppons un instant devant Bourg-St-Andéol, qui a un joli quai planté de platanes et de vieilles maisons étagées au pied du haut clocher de son église. En face, Pierrelatte et les ruines de son château.

Au fond, à gauche, une montagne isolée au milieu de la plaine, élève à près de deux mille mètres son front chauve toujours battu par le vent, c'est le Ventoux ou Ventour.

Bientôt le Rhône paraît barré par une série d'arcades longue d'un kilomètre qui le traverse d'une rive à l'autre, et semble posée sur le fleuve comme les perles d'un gigantesque collier. C'est le Pont St-Esprit, qui, depuis six cents ans, sert de trait d'union entre la Provence et le Languedoc.

## VI

### LE PONT SAINT-ESPRIT

Le Pont-St-Esprit a une histoire mêlée de légende comme tout ce qui est grand.



Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, à la place où s'élève aujourd'hui la petite ville de Pont-St-Esprit, il y avait un village de pêcheurs appelé St-Saturnin-le-Port, et à côté une abbaye.

A cet endroit, le passage du fleuve a toujours été dangereux, et porte parmi les mariniens le nom de malatra (de malus tractus, mauvais passage). A cinq cents mètres en amont, l'Ardèche, affluent de droite, sujet à des crues subites, apporte dans le lit du Rhône de grandes quantités de terre et de graviers; le grand fleuve très élargi circule péniblement au milieu d'îles mobiles. Il était donc difficile de traverser, et le besoin d'un pont se faisait sentir. Mais comment jeter un pont sur un fleuve d'un kilomètre de large, et cela au XIII<sup>e</sup> siècle?

Or, une nuit de ces temps-là, un vieux moine de l'abbaye de St-Saturnin eut un songe. Il vit des langues de feu descendre du ciel et se poser à travers le fleuve dans un alignement impeccable, à égales distances les unes des autres. Le lendemain, le vieux moine très ému s'empessa de raconter le songe à son prieur; celui-ci n'hésita pas à l'interpréter comme un ordre de Dieu de construire un pont à l'endroit où les langues de feu avaient dessiné une ligne et marqué l'emplacement des piles. Il fallait obéir. Le nom du pont était tout trouvé; on l'appellerait Pont-St-Esprit, à cause des langues de feu. Mais, pour réaliser cette difficile entreprise, il fallait deux choses : De l'argent et des ouvriers.

Pour avoir de l'argent, on s'adressa à l'évêque du lieu et au pape, qui très libéralement donnèrent de larges indulgences au profit de tous ceux qui contribueraient à la construction du pont ordonné par l'Esprit-Saint. On lança une souscription; les offrandes affluèrent.

Pour avoir des ouvriers, les moines fondèrent une association moitié religieuse, moitié laïque, de *frères pontifes*, ce qui veut dire : constructeurs de ponts. Ces frères portaient une robe blanche, et deux arches en drap rouge surmontées d'une croix cousues sur la poitrine. Cette grande œuvre des frères pontifes fut terminée en 43 ans, de 1265 à 1307.

Le pont a 840 mètres de longueur et vingt arches. Bien qu'inspiré par l'Esprit-Saint, il n'était pas parfait. On passait difficilement dessus, car il était très étroit; on l'a élargi avec des trottoirs placés en encorbellement. Et l'on passait plus difficilement encore dessous, à cause de l'épaisseur des piles et des remous dangereux qu'elles produisaient; c'était la cause de nombreux sinistres. C'est là que Mistral a placé le dénouement de son Poème du Rhône : *Le Caburle*, symbole de la vieille barque, remonte lentement, remorqué par 80 chevaux, et passe sous le Pont-St-Esprit lorsqu'il rencontre un bateau à vapeur descendant à toute vitesse. Par orgueil, le patron de la barque refuse de se ranger. Le bateau à vapeur heurte *Le Caburle* et



le brise, entraînant dans le fleuve les marchandises, les marinières et les chevaux. (1)

Pour faciliter la navigation, on a supprimé une pile du côté de la rive droite, et remplacé deux des arches de pierre par un arceau métallique.

Le Pont-St-Esprit est à peu près à la limite de quatre départements : à gauche Drôme et Vaucluse, à droite Ardèche et Gard.

Puis, la grande plaine continue sur les deux rives, que bordent d'élégants peupliers d'Italie. Le Ventour grandit, et se colore des rayons du soleil qui baisse. Voici le ponton du Revestidou qui dessert Orange.

## VII

### ORANGE

Bien qu'Orange soit à six kilomètres de la rive gauche, et qu'on ne puisse l'apercevoir du Rhône, on en passe trop près pour ne pas évoquer au moins les deux monuments romains qui en sont la gloire.

Cette jolie petite ville, sous-préfecture du département de Vaucluse, est une ancienne colonie romaine. Elle a la bonne fortune de posséder le seul théâtre romain parvenu jusqu'à nous dans un état de conservation qui permet d'y jouer encore, — et un arc de triomphe vieux de 2.000 ans, aussi beau que ceux que Rome montre avec orgueil dans son Forum.

Le théâtre construit au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, sous Antonin et Marc Aurèle, a donc dix huit cents ans d'existence. Il est adossé à une colline, comme le recherchaient toujours les architectes d'alors. Il n'y avait qu'à échancre la colline, à tailler les gradins dans le rocher. On faisait ainsi solide et vaste. A Orange, seize mille spectateurs pouvaient s'asseoir.

En face de l'hémicycle ainsi obtenu, on plantait un mur, devant lequel, sur une plateforme, jouaient les acteurs. Devant la scène, le chœur évoluait dans l'orchestre qui n'était pas, comme aujourd'hui, occupé par les spectateurs. A l'extérieur le mur de fond du théâtre d'Orange est gigantesque ; il a 103 mètres de long sur 36 mètres de hauteur. Louis XIV l'appelait le plus beau mur de son royaume. Il est nu et sans ornement.

(1) Mistral, loc. cit. p. 327.



A l'intérieur, au contraire, ce mur était couvert de plaques de marbre et divisé en plusieurs étages par des colonnes très riches. Dans la niche du milieu trônait une statue de dieu ou d'empereur. Tout ce luxe a disparu. La patine du temps, une couleur chaude de la pierre, des arbustes poussés par hasard, les ont remplacés. Et ainsi, c'est peut-être plus beau encore.

Que représentait-on jadis sur le théâtre d'Orange ? La pure tragédie grecque, ou des scènes de féerie et de cirque ? A en juger par ce qu'apprend l'histoire, il est probable que nos ancêtres, les Gallo Romains du II<sup>e</sup> siècle, prisait davantage les mimes et les danseurs, les défilés de chevaux et d'animaux féroces, que la beauté divine des vers de Sophocle ou d'Euripide. Ce qu'on y jouait devait se rapprocher du répertoire des Folies-Bergère ou de l'Olympia, plus que celui de la Comédie Française. Et sans doute, comme à Rome, le sang coulait vraiment sur la scène.

Lorsque les Français de notre temps, plus fils des Grecs que des Romains dans leur conception de la beauté, ont organisé des représentations sur cette scène incomparable, c'est, — on le sait, — la tragédie grecque qu'ils ont voulu faire revivre. Pour cette résurrection, notamment pour les rôles d'Œdipe et d'Antigone, il ont eu la bonne fortune de trouver des artistes à la hauteur d'une telle œuvre, et dont le génie déjà consacré a semblé grandir encore au contact des pierres antiques. L'émotion intense d'un pareil spectacle, et dans un si beau cadre, ne se peut analyser. Et la merveille, c'est que les seize mille spectateurs entendent tous parfaitement, dans cette salle immense, qui n'a cependant pour dôme que le ciel profond piqué d'étoiles !

L'arc de triomphe d'Orange est d'une conservation qui étonne, quand on songe qu'il a deux mille ans peut-être, dix-neuf siècles au minimum. On l'appelle ordinairement arc de Marius, parce qu'on a cru longtemps qu'il avait été élevé par ce général romain, après la victoire sur les Cimbres et les Teutons. remportée non loin de là, près d'Aix en Provence. Les archéologues admettent aujourd'hui qu'il serait postérieur d'un siècle, et aurait été construit par Tibère.

Il a 22 mètres de haut, 21 de large et 8 de profondeur. Ses sculptures, qui représentent des combats de guerriers gaulois et de soldats romains, sont très intéressantes pour l'histoire du costume et des armes de cette époque.

Après Orange, on passe devant Roquemaure et son vieux château, Châteauneuf du Pape et ses vignes ; on côtoie de grandes îles : le Colombier, la Piboulette, la Barthelasse. Alors le Rhône de plus en plus assagi s'étend comme un grand lac, la fin du jour approche avec son calme apaisant toutes choses, quand tout à coup, à un coude du fleuve, apparaît Avignon.



## VIII

### AVIGNON

Mais soudain, tel qu'un rideau de théâtre  
Qui en aval se tire à l'horizon,  
Les arbres du rivage et les collines,  
Tout va diminuant pour disparaître  
Devant un colossal entassement de tours  
Que le soleil couchant enflamme et peint  
De splendeur royale, de pourpre splendide,  
C'est Avignon et le Palais des Papes !  
Avignon ! Avignon sur sa Roque géante !  
Avignon, la semeuse de la joie  
Qui, l'une après l'autre, élève les pointes  
De ses clochers tous semés de fleurons ;  
Avignon, la filleule de saint Pierre,  
Qui en a vu la barque à l'ancre dans son port  
Et en porta les clefs à sa ceinture  
De créneaux ; Avignon, la ville accorte  
Que le mistral trousse et décoiffe,  
Et qui, pour avoir vu la gloire tant reluire,  
N'a gardé pour elle que l'insouciance. (1)

Avignon, si grande par son histoire, est une des villes les plus curieuses de France. Ses églises et ses clochers si nombreux évoquent l'*Ile sonnante* décrite dans *Pantagruel*, de Rabelais. Du haut du rocher des Doms, où des pins, des chênes-verts, des lauriers-roses plantés il y a des siècles, se mirent dans les bassins, la vue s'étend merveilleuse sur le Ventour, la plaine du Comtat-Venaissin et le Rhône.

En face, sur la rive droite, Villeneuve-lès-Avignon étage ses villas, sa Tour de Philippe le Bel et son fort puissant de Saint-André.

Mais le monument unique au monde, autour duquel se cristallise pour ainsi dire toute l'histoire de la ville, c'est le Château des Papes.



On sait qu'après les démêlés retentissants de Philippe le Bel avec Boniface VIII, le roi de France parvint à faire élire pape un Français, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux,

(1) Mistral, loco cit., p. 197.



qui prit le nom de Clément V. Celui-ci ne se soucia pas d'habiter Rome, qui était à cette époque la ville la plus troublée de l'Europe, et vint s'installer à Avignon en 1307. Ce n'est qu'en 1377, 70 ans plus tard, que la papauté rentra à Rome.

Sept papes se sont succédés à Avignon, tous Français, tous remarquables par leur intelligence, leur esprit de tolérance, leur goût des lettres et des arts, leur amour pour le luxe. Mais rien n'était prêt pour les recevoir ; il fallut créer tout ce qui était nécessaire à une cour riche et nombreuse, et surtout un palais digne du chef de toute la chrétienté. Des architectes français, dont le principal fut Pierre Obrier, furent les maîtres de l'œuvre.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce monument, c'est son aspect d'immense forteresse ; — immense, énorme, écrasante de grandeur, couvrant plus de 15.000 mètres carrés de superficie, avec sept tours très hautes, dont une a 80 mètres ; — forteresse affichant son caractère de citadelle, tirant tous ses motifs de décoration de la forme même de ses moyens de défense.

De tous côtés, de colossales arcades en ogive, élégantes dans leur simplicité, montant d'un seul jet de la base jusqu'au faite ; elles servent de contreforts, et sont en même temps d'énormes machicoulis. Leur sommet ne touche pas au mur, et laisse un large vide d'où l'on pouvait faire pleuvoir sur l'assaillant des pierres et même des poutres. Les corniches supportent les chemins de ronde ; le couronnement est simplement formé par les créneaux.

En ces temps troublés, il fallait être toujours prêt à soutenir un assaut, surtout lorsqu'on avait le dépôt du riche trésor de l'Eglise, proie tentante pour les bandes armées qui sillonnaient le Midi.

Mais sous son enveloppe extérieure de forteresse, ce château cachait un vrai palais, somptueux, décoré de peintures d'artistes italiens, garni de meubles et de tapis d'Orient ; il renfermait des salles merveilleuses comme celle du Consistoire, des chapelles ciselées de fines sculptures, des galeries sans fin. Les papes français y menaient une existence fastueuse, entourés de savants, d'artistes et de poètes, comme Pétrarque qui fut leur ami. C'était une cour d'amour, semblable à celles qui se tenaient alors dans la plupart des châteaux du Midi, plutôt qu'une cour papale avec l'idée que nous nous en faisons aujourd'hui. Les papes français d'Avignon furent les précurseurs des papes italiens de la Renaissance.

Ce nonument, affecté depuis cent ans à usage de caserne, a été fort mal entretenu. Tel qu'il est, il mérite d'être visité en détail ; mais bientôt il sera évacué par les soldats qui l'habitent, restauré, et redeviendra tout à fait digne de l'admiration des voyageurs du monde entier.





A côté du Palais s'élève la vieille Cathédrale d'Avignon, Notre-Dame des Doms, qui fut pendant 70 ans la métropole de la Chrétienté. Elle contient les tombeaux de Jean XXII et de Benoît XII, deux merveilles de l'art ogival du XIV<sup>e</sup> siècle.

Dans cette ville papale, les églises s'élevaient en foule ; chaque cardinal voulut avoir sa chapelle, et les Eminences rivalisaient à qui aurait la plus belle. Les façades de quelques-unes d'entr'elles sont pleines d'élégance et de proportions, celle de St-Pierre par exemple.

Parmi les curiosités de la ville, il faut signaler les remparts, cette merveilleuse ceinture de créneaux gothiques si bien restaurée par Viollet-le-Duc, et aussi le beffroi municipal, le célèbre Jacquemart.

Enfin comment quitter Avignon sans aller voir le Pont St-Bénézet, le Pont fameux par la ronde que nous avons tous chantée, et que nos enfants chantent à leur tour :

Sur le Pont d'Avignon  
Tout le monde danse, danse,  
Sur le Pont d'Avignon  
Tout le monde danse en rond.

Pour savoir comme on y dansait gaiement au XIV<sup>e</sup> siècle, il suffit de lire le si joli conte intitulé : *La Mule du Pape*, dans les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet

Le fameux pont est en partie écroulé ; l'on n'y passe et l'on n'y danse plus. Mais que l'on se rassure : on danse encore à Avignon. Comme au XIV<sup>e</sup> siècle, sur les places, dans les rues, la farandole folle déroule toujours ses anneaux. Dans ce joyeux pays grisé par le soleil, tout est prétexte aux danses et aux chansons : vogues, anniversaires, inaugurations de statues et même de simples bustes. Les cigaliers et les fêlibres ont succédé aux cours d'amour.

Dans les rues d'Avignon  
Tout le monde danse, danse.

Car, comme l'a dit le poète provençal :

Avignon est toujours la ville accorte  
Que le mistral trousse et décoiffe,  
Et qui, pour avoir vu la gloire tant reluire,  
N'a gardé pour elle que l'insouciance.

Emilien GIRAUD



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
STATUTS de la <i>Société des Amis de Vienne</i> .....	5
COMITÉ de patronage, Conseil d'administration, Commissaires de la Société, Bureaux de renseignements .....	8
Noms et adresses des membres de la Société.....	9
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 15 février 1906 .....	13
Rapport du Secrétaire général.....	13
Compte-rendu du Trésorier et résolution de l'Assemblée générale .....	16
Allocutions du Président, Conférence de M. Emilien Giraud, Election de cinq administrateurs .....	18
BIBLIOGRAPHIE VIENNOISE.....	24
LA DESCENTE DU RHÔNE de Lyon à Avignon, conférence de M Emilien Giraud.....	25
I. — Le Rhône ; l'aspect de la vallée ; la route historique....	26
II. — Vienne.....	29
III. — De Vienne à Valence.....	33
IV. — Valence et les vieux châteaux de l'Ardèche. ....	35
V. — Le Robinet de Donzère .....	37
VI. — Le Pont Saint-Esprit .....	38
VII. — Orange.....	40
VIII. — Avignon... ..	42







Vienne, imp. Ogeret et Martin, 12 et 12 bis, place du Palais









